

LA PESTE

Personnages:

LUI Homme 30-50 ans

ELLE Femme 30-50 ans

Un café au bord de la mer. Tables avec parasols colorés. Chaises. Nappes à rayures. Drapeaux. Le soleil brille très fort. De temps en temps, on entend les cris des mouettes et une musique légère que joue un orchestre au loin.

(**L'homme** arrive et porte un petit sac et un journal. Il s'assied à une table et sort une bouteille thermos et des tasses du sac et les pose sur la table. Il commence à feuilleter le journal. Il lit. Pendant qu'il lit, la **femme** arrive et s'assied à la même table. Elle a un tract à la main. Tous les deux portent des vêtements d'été.)

LUI : Il fait assez chaud pour toi ? On a prévu que le thermomètre va grimper jusqu'à 35 degrés aujourd'hui.

ELLE : On n'a pas besoin d'un temps comme ça. Pourquoi est-ce que la température ne tombe pas à moins 35 pour tuer les cafards et les poux ? C'est justement ce temps qui fait qu'ils se reproduisent...

LUI : On ne t'a pas fait des difficultés pour passer ?

ELLE : Il y a un barrage à la gare mais j'ai montré ma carte d'identité et on m'a laissé passer.

LUI : On attend sans doute encore un train plein de monde en provenance du nord.

ELLE : Probablement. Mais pourquoi fuir ici ? Ce n'est pas plus sain que dans l'intérieur. Au contraire, à cause des rats des paquebots.

LUI : C'est tout simplement parce que les gens commencent à paniquer et fuient. La côte a toujours semblé plus attirante, plus saine que l'intérieur...Le désordre augmente, n'est-ce pas ? Les gens se déplacent et répandent l'infection. Dieu sait ce qu'il peut arriver si on ne trouve pas rapidement un antidote. On va peut-être se mettre à fusiller les gens dans les rues comme on tire sur des chiens errants. À la fin, les autorités sanitaires vont arrêter tous ceux qui attirent l'attention sur eux. (Il sert le café). Et nous sommes ici et buvons du café tandis qu'on joue de la musique au loin, alors que la peste fait des ravages autour de nous. Explique-moi comment le corps peut jouir du café pendant que le cerveau comprend quel est l'effet de la peste.

ELLE : Je ne sais pas, mais je sais qu'on doit contrôler que l'eau a bouilli ! Y-a-t-il une alternative ? Nous ne pouvons rien changer, alors quelle autre solution que de continuer à vivre le plus normalement que possible ?

LUI : Toi et moi, nous pensons comme ça mais ce n'est pas le cas de tout le monde. De plus en plus de gens commencent à baisser les bras, à accuser le voisin de cacher ses symptômes...Les enfants dénoncent jusqu'à leurs parents aux autorités. Tout le monde devient nerveux. La situation évolue de telle façon que chaque personne qui attire l'attention sur elle,

éveille aussi la méfiance. Et, à la fin, on lynche des gens parce qu'ils ont les cheveux roux ou portent une chemise bleue.

ELLE : Oui, tu as raison... et tant de cultes et rites et cérémonies... Chaque jour il se produit quelque chose de nouveau. Dans l'état actuel des choses, c'est compréhensible, mais cela sert à quoi ? Cela sert à quoi de chercher des signes mystérieux dans le ciel quand tout ce dont on a besoin c'est de trouver un antidote ?

LUI : Tu as lu le journal ce matin ? À propos des événements au nord ? Les pénitents. Ils ne se contentent pas de descendre dans la rue et de se fouetter avec fouets et clous. Ils disent maintenant qu'ils ne sont pas des créatures ordinaires qui expient leurs péchés mais qu'il s'agit d'une armée sainte...des saints qui pensent prendre le pouvoir jusqu'au prochain millénaire. Ils prétendent détenir des forces surnaturelles. Ils disent qu'ils peuvent libérer les gens du diable qui est en eux, guérir les malades et réveiller les morts. L'un d'eux dit même qu'il est ressuscité d'entre les morts !...Et ce n'est pas tout. Ils vont de lieu en lieu, entraînent un tas de gens et, de cette manière, ils propagent encore plus l'infection. L'armée devrait vraiment mettre la main sur les adeptes.

ELLE : Regarde ça. (Elle montre un tract)

LUI : (Lit à haute voix) « La main de Dieu est parmi nous pour nous punir. La colère de Dieu frappe tous les pêcheurs de manière identique. Apprête-toi à rencontrer le Vengeur que Dieu t'a destiné. Cela peut être l'homme ou la femme qui se tient à tes côtés quand tu lis ces lignes ». Ces gens sont complètement fous...Espérons qu'ils n'auront pas trop de pouvoir.

(Musique d'un orchestre au loin).

ELLE : Une de mes collègues a dû cesser son travail à la bibliothèque parce qu'elle devait aider à organiser une session de prières de vingt-quatre heures pour prier pour notre salut...Je suppose que si on est atteint par une maladie mortelle contre laquelle il n'existe aucun remède, même pas l'espoir de trouver un remède, il est plus ou moins normal de se comporter n'importe comment...Dans la situation actuelle tout se ramène au mode de vie, n'est-ce pas ? On peut choisir...se laisser entraîner au bord du puits en criant et en protestant contre tout ce qui est injuste dans notre vie et ensuite se jeter tête première dans le puits...Ou bien on peut se rendre soi-même au bord du puits et y descendre dans l'obscurité, sur une échelle, en silence, sans se plaindre et en conservant un peu de dignité. Le résultat des deux manières de faire est le même...la différence est le style.

LUI : Tu as raison ! Je suppose que ce qui nous distingue des lapins et des chevaux c'est le fait que nous croyons que c'est le style qui a de l'importance... (Pause. Ils boivent du café.) J'ai essayé d'acheter des gâteaux au miel, ceux que tu préfères pour nous, mais il n'y en avait plus. Je suis arrivé un peu trop tard.

(Pause. Au loin, on entend un discours enthousiaste dans un haut-parleur. On ne peut pas distinguer les mots.)

LUI : Écoute celui-là ! Encore un qui prêche le jour du Jugement dernier...Des gens qui ne sont pas capables de supporter la vie et qui se fâchent de ne pas pouvoir oublier qu'ils sont toujours en vie.

(Pause).

LUI : Te souviens-tu du jour où nous nous sommes rencontrés ? Là sur l'île ? Quel beau jour ! Nous étions assis à la même table sur laquelle une nappe à carreaux bleus et blancs était étendue. Nous avons réussi à mettre la main sur des gâteaux au miel... je me souviens que les reflets du soleil sur la mer nous éblouissaient presque.

ELLE : Oui...Et il y a seulement six mois de cela. Tous les deux, nous essayions alors d'accepter les nouvelles de nos familles... Je pensais que je ne pourrais jamais survivre au fait de ne plus jamais voir mes enfants.

LUI : Maintenant, tu sais au moins qu'ils sont en sécurité à l'étranger, même si tu ne peux pas les voir. Dans les circonstances actuelles, il vaut mieux être loin de ceux qu'on aime, n'est-ce pas ?

ELLE : Oui, tu as raison. La peste ne reste pas à un seul endroit. Elle les atteindra peut-être aussi, un jour. Je ne peux m'empêcher de penser à cela... d'une certaine manière, c'est plus facile pour toi, tu les as déjà tous perdus.

(Pause. On entend toujours la voix et la musique au loin)

ELLE : Te souviens-tu de nos discussions sur ce que nous ferions quand la peste nous atteindrait ? Tout le monde croyait alors que la seule défense serait la fuite.

LUI : Oui. Devrait-on rester et l'affronter dans un face à face ? Ou bien lui résister ? Résister à l'extermination ? Résister à la destruction de tout ce qui est humain... la conscience...la tendresse... la capacité de s'étonner ? Oui, je me souviens.

ELLE : Oui, nous avons déjà prévu que tout ce qui est humain serait détruit par une bactérie sans âme...qu'il ne resterait rien de nos familles ni de tout ce qui est précieux dans nos vies...science, littérature, musique...tout disparaît dans le chaos...détruit par des fous ambulants qui habitent comme des rats avec la peste dans un lieu où des gens arrosaient des fleurs et où on avait des fêtes d'anniversaire pour les enfants... Nous l'avions prévu...et maintenant, c'est arrivé.

(Pause)

LUI : (Il salue quelqu'un qui passe hors de la scène.)
Bonjour !...Oui !...Très chaud aujourd'hui...Oui... Espérons ! Adieu !

(Pause pendant qu'ils attendent que la personne ait passé son chemin.)

LUI : C'est elle. Chaque jour, elle grimpe jusqu'au cimetière et porte ce panier.

ELLE : C'est elle qui va au cimetière chaque jour et reste tout l'après-midi assise près de la tombe de son mari ?

LUI : Oui. Dans le panier, elle porte de l'eau chaude, une théière, une tasse et une soucoupe. Elle s'assied près de la tombe, parfois sur la tombe et boit son thé. Elle est assise là, chaque après-midi pendant trois ou quatre heures.

ELLE : Qu'est-ce qu'elle fait ?

LUI : Elle communique avec le mort...elle fait ça chaque jour depuis la mort de son époux...et c'est arrivé il y a plus d'un an... À l'époque, on pouvait encore se procurer un cercueil. Aujourd'hui, on ne peut plus fabriquer des cercueils assez vite.

ELLE : Qu'est-ce qu'elle a à dire au mort qui prend tant de temps ?

LUI : On appelle ça : « Inconsolable conflit » ou bien « Inextinguible colère ». Elle déverse sur sa tombe tout le mépris et l'irritation accumulés pendant quarante ans. Irritation parce qu'elle a supposé qu'il voulait qu'elle façonne sa vie d'après ses désirs et mépris d'elle même pour l'avoir fait... Oui, maintenant au moins, elle règle son compte. Elle doit sortir les livres de compte, les mettre sur la table et ensuite discuter chaque poste en détail. Elle a encore beaucoup à faire. Probablement assez pour remplir chaque après-midi pendant le reste de sa vie.

ELLE : Comment sais-tu qu'il en est ainsi ?

LUI : Selon moi, une bonne relation ne laisse pas autant de travail inachevé. Une bonne relation devrait permettre de laisser l'autre reposer en paix après la mort. Ces deux-là ont laissé tant de choses de leur vie inexprimées qu'elles planent au-dessus de leur tête comme de l'énergie, de l'énergie qu'il faut libérer d'une manière ou de l'autre. Bon, en tous les cas, ça l'aide à passer le temps... C'est comme d'être assis ici à boire du café. Avant la peste, c'était un plaisir de boire du café, rien d'autre. Mais maintenant, on boit du café « comme d'habitude ». C'est ce « comme d'habitude » qui est important maintenant. Il ne s'agit pas de résister à la peste. Comment résister à l'inévitable ? « Comme d'habitude » est tout simplement tout ce qui nous reste.

(Bruit d'un orchestre éloigné.)

ELLE : Oui, c'est tout ce qui reste. Alors que tout s'effondre, l'habitude est la seule défense. Je continue à travailler à la bibliothèque...ranger les livres, cataloguer, en acheter de nouveaux, même si personne ne vient plus les emprunter parce que les livres sont contaminés par la peste. Et toi, tu continues ton travail de traducteur même si les mots ne seront jamais imprimés et si personne ne les lira. On peut dire que c'est insensé, absurde. Mais ce sont justement les occupations qui conviennent à des gens comme nous, dans cette situation.

(Au loin, le discours cesse.)

LUI : La peste a pour but de faire de nous des fugitifs qui errent çà et là et regardent toujours par dessus l'épaule pour vérifier qu'elle ne nous a pas rejoints. Toi et moi avons trouvé quelque chose de mieux. Tout simplement de rester calmement assis à cette table et de converser.

(Pause)

ELLE : Hier, à la bibliothèque, on a parlé de l'idée que quelques arômes seraient efficaces contre la peste...jasmin, encens, romarin, genièvre.

LUI : Ils n'impressionnent pas la peste ! Mais je reconnais que l'odeur du genièvre est quelque chose d'inoubliable. L'odeur d'une petite branche seulement emplit la pièce.

ELLE : Les genévriers ont toujours l'air si maigres et étiolés n'est-ce pas ? Si on les embrasse, ils vous repoussent de leurs épines. Ils ont besoin d'espace.

LUI : Oui, ils ont besoin d'espace. On va dans la forêt et on ne voit que pierre et terre maigre et stérile. Mais là, il y a des genévriers qui semblent sortir du rocher.

(Bruit ...d'explosion au loin. L'homme regarde sa montre.)

LUI : Exactement ! À l'heure pile ! Encore une chose qu'ils réussissent toujours à faire !.. Tirer un coup de canon à chaque heure, parce qu'ils croient que la poudre purifie l'air !

ELLE : On ne doit pas s'en étonner. Les gens saisissent le plus petit espoir, même s'ils savent que cela ne sert à rien.

LUI : Oui, le conseil municipal soutient aimablement ce genre d'entreprise, même les choses les plus étranges pour éviter le tumulte... n'importe quoi pour éviter la panique.

LUI : (Parle avec une autre personne qui passe hors de la scène)
Bonjour...Comment va ta femme?... bien...oui, merci. Oui, il fait très chaud aujourd'hui...beaucoup trop chaud pour moi... merci... toi de même...porte-toi bien ! Adieu !

ELLE : En chemin vers la poste, n'est-ce pas ?

LUI : Oui. Il continue à y aller. Chaque jour, il va à la poste pour voir s'il est arrivé quelques nouvelles au sujet de sa demande de brevet d'invention. Tu imagines ! De nos jours, quand toutes les instances gouvernementales sont entièrement occupées à essayer de résoudre la crise. Il ne peut pas accepter que personne ne s'intéresse à lui et au résultat du travail de toute sa vie...Même maintenant, il ne peut abandonner. Il ne peut pas se débarrasser du poids de sa découverte. Il doit toujours charrier ce poids sur son dos jusqu'à la fin de sa vie.

ELLE : Oui, c'est évident, n'est-ce pas ?

LUI : Oui, bien entendu.

ELLE : Notre histoire personnelle peut nous peser de plus en plus alors qu'on approche de la fin si on ne comprend pas comment s'en libérer...Maintenant, quand je considère ma vie d'avant la peste, je me souviens de ce sentiment de poids. Tout dans la vie avait un poids spécifique. Et tout cela projette sa propre ombre... Mais maintenant, pendant la peste, tout a des contours incroyablement précis mais rien ne projette l'ombre de quelqu'un. On ne se pose pas de questions sur le sens de quelque chose. On ne demande rien sur quelque chose qui est devant ou derrière. Tout est évident. Derrière l'évidence il n'y a rien que l'oubli. La peste ne nous promet rien. Ne nous donne rien. La peste a deux dimensions. On peut choisir...on peut décider de considérer superficiellement la vie et rien d'autre, ou on peut explorer la vie en profondeur au microscope pour pénétrer dans les abîmes et révéler les mystères de la nature...dans les deux cas, le résultat est le même. De ne pas savoir ou de savoir aboutit au même résultat. Au cours de ma vie, je n'ai pas compris cela. Mais maintenant, quand je sais, je me sens plus légère que jamais ... si légère...tellement libérée... comme un papillon qui volette au vent doux de l'été.

LUI : Pour moi, la peste libère de la place. Je suis né à un kilomètre d'ici... là, à côté de l'église... Quand j'ai eu vingt ans, je suis parti de par le monde pour chercher fortune, pour

ainsi dire, et je ne suis revenu qu'il y a six mois, lorsque ma famille était morte... Tout de suite après mon retour, je me suis promené sur les collines pour regarder les fleurs jaunes des genêts et pour écouter le chant des alouettes. Un jour, j'ai grimpé sur la colline, je suis passé devant le moulin et je me suis promené le long de la route champêtre. Le long de la route, il y avait un mur de pierre élevé, un mur qui était plus haut que moi. Ce mur a certainement été là depuis des siècles. Il est en partie construit avec des saules de la plage, comme beaucoup de murs dans cette partie du pays. Quand j'étais enfant, je restais souvent devant ce mur et suivais des yeux les lignes irrégulières entre les pierres. Pendant que j'étais au loin, je pensais souvent à ce mur... Bon, comme j'ai dit, j'ai grimpé sur la colline... je me trouvais devant le mur, peut-être à deux mètres, j'étais là et le regardais, comme je faisais quand j'étais enfant... et tout à coup, sans que rien ne se passe, le mur est tombé. Il n'y avait personne d'autre que moi. Le mur est tout simplement tombé... C'était effrayant... mais pour la première fois de ma vie, j'ai vu ce qu'il y avait derrière.

(Pause)

ELLE : Oui... pour voir quelque chose, il faut souvent enlever quelque chose d'autre qui se trouve dans le champ de vision. Il peut arriver qu'on doive assécher tout un océan. C'est exactement ce que j'ai fait au cours des six derniers mois... Asséché tout un océan. Et pendant que le fracas des vagues se calmait, j'ai pu, pour la première fois de ma vie, écouter.

LUI : Et qu'as-tu entendu quand tu as écouté ?

ELLE : Ce que j'ai entendu c'était un cri extrêmement fort... Un cri puissant que j'ai appelé « ma vie ». Ce que j'ai appelé « ma vie » était, en fait, un cri incessant que personne, même pas moi n'avait jamais entendu. Mais maintenant, je l'entends. Ce cri était une voix d'enfant... l'enfant qui était destiné à devenir moi, mais que l'on n'a pas laissé naître. Et maintenant, ce cri flotte. Je l'ai laissé sortir pour remplir l'univers. La peste l'a libéré. La colère et la peur de cet enfant sont déjà en route vers les planètes les plus éloignées et personne ne peut les arrêter, même si la peste me tue demain... Ce cri est l'opposé de la mort. L'enfant qui était destiné à devenir cet enfant naît finalement. Et c'est la peste qui l'a mis au monde.

(Bruit d'un lointain orchestre.)

(Pause)

LUI : Regarde... cet épervier... Il reste au même endroit par rapport à la terre bien que le vent souffle de manière aussi capricieuse. Comment est-ce possible ?

(Pause)

La peste n'est pas quelque chose qui nous arrive de l'extérieur. La mort et la maladie que nous voyons autour de nous sont seulement le feu qui brûle les vieux sarments. La vraie peste est quelque chose en nous-même. La seule façon de se confronter à elle est de constater cela et de le comprendre. Pour y parvenir, on a besoin d'espace. Dans la vie ordinaire, on a peu d'espace. Le passé et le futur nous pressent de deux côtés comme dans un étai. On peut à peine remuer bras et jambes. Cela fait mal mais on ne peut pas se figurer une alternative... Au cours de la vie, il arrive de temps en temps que quelque chose abîme les fondations... comme la peste le fait maintenant avec nous... et l'étai se desserre. L'avenir et le futur disparaissent et, tout d'un coup, il ne reste que le présent. Il ne nous reste pas beaucoup de temps mais nous avons de l'espace... espace sans frontières, dans lequel nous pouvons explorer. Et si nous

cherchons, nous trouvons. Et parce que l'espace n'a rien à faire avec le passé ou l'avenir, la mort n'est pas là dedans.

ELLE : Tu as trouvé quelque chose dans ta recherche ?

LUI : Oui, j'ai trouvé que tout ce qui existe, tout ce qu'on fait, chaque chose qui se produit, est unique. L'ombre de ton bras sur la table, la forme de ces petites pierres sur le trottoir, le reflet du soleil sur une certaine vague de la mer. Tout cela se produit une fois et seulement une fois dans l'histoire de l'univers et toi et moi sommes les seules créatures qui en sont conscientes. Et je comprends que ma vie, parce que je comprends cela, est extraordinairement réussie et parfaite.

(La sirène d'un paquebot hurle.)

LUI : Il arrive encore un navire. Cela va être le chaos sur le quai. Les gens vont s'y agglutiner comme des fourmis. Il vaut mieux que nous allions à la maison. Les autorités sanitaires vont peut-être venir bientôt pour patrouiller et chercher les immigrants. Les autorités sont de plus en plus nerveuses. Il est plus sûr d'être à la maison quand le navire arrive.

(Il remballé le thermos et les tasses.)

LUI : bon... on se revoit demain à l'heure habituelle.

ELLE : Non, je ne viendrai pas demain. On ne se verra plus. Il s'agit d'une petite tâche sur la peau.

(Pause pendant qu'il réalise le sens des mots.)

LUI : Je comprends..Oui, je comprends.

ELLE : Oui... c'est dommage ... mais c'est ainsi.

LUI : Cela signifie que je n'ai pas beaucoup de temps devant moi non plus.

ELLE : Probablement.

(Pause)

ELLE : Ne parlons plus. Nous nous comprenons. On n'a pas le droit d'exiger plus de la vie que cela.

LUI : Tu as raison...on n'a pas le droit d'exiger plus que cela... revenons en promenant le long de la plage et en regardant la mer. La marée est juste de retour, je crois.

ELLE : Oui...faisons comme cela. Regardons la mer...

(Ils sortent ensemble.)

FIN

Traduction de esperanto : Christiane Landner